

Marie est morte. Son histoire a eu un commencement mais elle n'aura jamais de fin.

À chaque seconde tout commence et rien ne se termine.

Rien ne pourra modifier le passé, mais la vie continue dans la mouvance d'un avenir toujours instable.

L'histoire qui va suivre est celle d'un personnage qui apparut dans *L'Oliphant* d'une façon si peu visible que vous ne savez rien de lui, et pourtant, la disparition de Marie va le propulser sur le devant de la scène.

Ce personnage se désigne lui-même comme une *poussière* dont je n'aurais jamais parlé si la deuxième vie de Marie ne l'avait mise en pleine lumière sans pourtant que ce personnage ne l'ait ni recherché, ni demandé.

Marie ne ressuscite pas, il n'y a pas de miracle, mais sa vie continue par tout ce qu'elle a initié et que ceux qui restent sont obligés d'assumer après sa disparition.

Marie, petite main d'un tueur, devenue guerrière, puis Samouraï, a traversé la vie comme un météore sans s'occuper d'autre chose que de se préparer à son destin, laissant à d'autres le soin de colmater son passage. Mais quand son destin est de devenir

une héroïne, le secret de sa vie est l'affaire de tout un peuple !

Ainsi, tout a commencé par le Big Bang, et, de proche en proche, se développe sans fin.

L'Oliphant et *L'Absente* sont deux parenthèses indissociables, deux paroles de femmes, deux destins inattendus...

Marie devient l'Absente toujours présente dans la vie de Clarisse car la mort n'est qu'une parenthèse dans le continuum du temps infini qui n'oublie rien...

I

Reprendre conscience en sortant de mon évanouissement c'était émerger d'un trou noir vers une clarté si diffuse qu'elle effaçait la réalité. Je me sentais revivre mais lentement, difficilement, comme si j'essayais de sortir d'une chrysalide tissée serré autour de moi et tentais d'émerger après un trop long sommeil qui n'en finissait plus.

Revenir à la vie m'échappait comme s'il me fallait réapprendre les réflexes instinctifs des gestes habituels du matin, oubliés ou perdus comme faire du café ou griller une tranche de pain.

Ma pensée naviguait dans un ensemble de souvenirs qui se diluaient pour fuir, fuir une réalité qu'instinctivement je sentais insupportable. Je tentais de me concentrer sans parvenir à chasser ce brouillard trop dense pour me permettre d'en émerger.

Puis, très doucement, sans l'avoir appelée, la vision du corps aimé de ma Marie, tressautant sous les balles, s'imposa durement sans que je puisse fuir ni effacer ce souvenir. Je revécus avec effroi le choc du direct de cette télévision impersonnelle, diffusant avec une sorte de délectation des images de tueries

insoutenables mais dont je ne pouvais distraire mes yeux fascinés.

Des heures, peut-être des jours avaient passé depuis cette scène insoutenable qui m'avait laissée épuisée, anéantie, sans force pour repousser ce que je n'aurais jamais voulu voir, et que j'avais tenté d'occulter par un évanouissement nécessaire comme si le temps allait effacer l'inacceptable réalité.

Pendant cette longue parenthèse, j'avais épuisé mes larmes, elles ne baignaient plus mes joues devenues sèches et même parcheminées et craquantes comme de vieux documents délaissés depuis longtemps. Seule une amertume profonde écrasait mon corps meurtri comme si les images du suicide de Marie l'avaient roué de coups. Un suicide volontairement assumé, et sans doute même attendu, prévu, anticipé, pour sauver le monde et... m'abandonner...

Le petit déjeuner, à peine entamé avant la vision du drame, me ramenait aux habitudes journalières, aujourd'hui si décalée, qu'en sortant de mon évanouissement, et voyant mon bol de café encore plein, un haut-le-corps me tordit subitement le ventre. Cette routine du matin s'était télescopée avec l'assassinat du président nord-coréen par ses gardes du corps retransmis en direct et la mort brutale, sous des rafales de balles, de mon seul amour ! Ma Marie tant aimée, transpercée comme une passoire sous mes yeux incrédules !

Je venais de perdre, dans l'instant et si loin, le seul être comptant dans ma vie et me retrouvais seule, affreusement seule, définitivement seule, pour la première fois, sans espoir que mon héroïne, mon

amour, me revienne comme elle l'avait toujours fait jusque-là !

Après cette perte de conscience, la réalité journalière s'imposa désagréablement comme une nécessité absolue de réapparaître et reprendre ma vie de tous les jours. Les clients devaient m'attendre mais je n'avais ni la force ni l'envie de m'occuper d'eux comme si une barrière infranchissable venait de se matérialiser, séparant ma vie d'avant avec Marie de ma nouvelle solitude. La volonté de vivre, de travailler, d'aller vers ceux qui avaient besoin de mon savoir, m'avait quittée ! J'étais vidée de tout courage, de tout allant, mon seul désir présent était de me mettre la tête sous l'oreiller et de rester hors du temps, hors de cette réalité repoussée.

Me retrouver dans un cocon chaud et confortable me semblait la seule possibilité de survivre cachée de tout, surtout de cet affreux souvenir.

Mais je ne maîtrisais ni mon corps ni mon esprit qui possédaient leurs vies propres. Ce n'était pas dans leur pouvoir d'effacer une réalité qui laminait ma pensée.

Les heures passant, un peu de force me revint pour annuler tous mes rendez-vous, sans exception et sans indiquer une date de reprise.

Prendre un virage définitif, un virage sans retour s'était imposé avec une brutalité déconcertante depuis la perte de mon amour. Je modifiai le message du répondeur afin qu'il ne puisse y avoir aucune ambiguïté : *Le cabinet est définitivement fermé !*

Je me recouchai et ne bougeai plus, je n'attendais plus rien, épuisée par un événement lointain et

quand même tout proche que mes yeux avaient vu *en direct* pour ne plus jamais pouvoir douter !

Marie était morte !

Je rêvais à elle, à notre passé mouvementé mais d'un amour sans faille, et espérais naïvement me laisser mourir pour la rejoindre. Mourir devenait, par sa finitude, la voie unique à prendre sans détour. Aucune autre voie ne m'apparaissait possible... Vivre sans elle était une gageure que je ne voulais même pas tenter.

Mais on ne meurt pas sur commande, la dure réalité me rappelait à l'ordre. Mourir sur commande demandait de faire un geste, le terrible geste de passer à l'acte, m'ouvrir les veines serait le pas qui serait le dernier mais qui serait souffrance. Je rêvais d'avoir le courage de Marie pour faire ce dernier geste, celui qui me projetterait dans l'autre monde où je pourrais la rejoindre.

La force et le courage me manquaient, je n'étais que Clarisse, une kiné quelconque dont la seule gloire avait été de vivre avec une héroïne, pas seulement de vivre et d'avoir aimé une héroïne, *aimer* n'est pas une gloire c'est d'être aimée d'une héroïne qui en est une et je l'avais été ! Sans elle, je n'étais plus rien si ce n'est une poussière sans avenir, sans courage, incapable d'assumer sa vie... un anonymat dont personne ne garderait ne serait-ce qu'un minuscule souvenir. Cette sensation de n'être rien me terrifiait !

Plusieurs jours passèrent pendant lesquels je me laissai aller à une déchéance douce et mortifère. Sans courage pour m'ouvrir les veines, j'attendais que la vie me quitte doucement. Je ne mangeais plus que

des ersatz insipides trouvés dans mes placards sans que la faim se réveille.

Mon corps s'étiolait doucement, je le sentais se rétrécir, s'amenuiser petit à petit sans souffrance comme si sa substance s'écoulait dans un ruisseau de vie qui me quittait sans que je le retienne.

La mort viendrait toute seule, sans douleur, sans à-coup, par un endormissement lent de ma volonté et d'un corps refusant de continuer à exister sans celle qui m'avait prise par la main dès ma tendre enfance pour ne plus la lâcher jusqu'à...

Je sombrais...

Une vibration désagréable interrompit ma descente mortifère. Légèrement stridente, la sonnerie réveilla la vie qui ne voulait pas me quitter si facilement.

Elle tintait, insistante, imposant un sursaut à ma désolation. Un peu de vie réapparaissait dans la mienne en décomposition lente. Elle sonna de nombreuses fois avant que j'aie le courage de me lever en titubant sans force, de passer un peignoir, de me donner un coup de brosse sur des cheveux non peignés depuis des jours et des jours et d'aller ouvrir une porte close depuis... depuis l'inéluctable césure de ma vie.

Ma déchéance repoussante ne m'arrêta pas. Le minimum d'orgueil féminin de ma présentation aurait dû être instinctif, il n'effleura même pas ma pensée en déroute. C'est en loque que j'ouvris ma porte.

Devant moi, incrédule de ce que je découvrais, ma mère et mon père me regardaient, leurs visages fermés, ne présageaient rien de plaisant. Derrière eux,

un peu en retrait, deux hommes habillés de costumes noirs, l'air compassé, semblaient monter la garde !

— Tu as vu dans quel état tu nous reçois ? me demanda ma mère d'une voix amère, sans même m'embrasser. Tu n'as pas honte de nous recevoir sale, débraillée, même pas peignée !

Plutôt que de répondre, ils n'auraient pas compris pas mon désarroi, je leur demandai d'une voix à peine audible :

— Que faites-vous ici ? Et ces deux hommes, là, c'est qui ?

— Tu ne vas pas me dire que tu ne sais pas ce qu'a fait ta cousine Marie ?

D'entendre cette apostrophe alors que je sombrais de l'avoir perdue, la colère me prit.

— Si je suis dans cet état, c'est justement parce que Marie m'a laissée tomber. Son sacrifice de Samouraï ne concernait qu'elle, l'icône, celle qui a sauvé le monde ! Et moi ? Elle n'a jamais pensé à moi, elle m'a jetée comme on jette une vieille chaussette, usée, trouée, définitivement inutilisable...

— Ça suffit, intervint mon père. Ta cousine a fait ce qu'elle devait faire. Ce n'est pas à toi de la juger. Ce n'est pas parce que vous partagiez le même appartement que tu peux t'autoriser à la critiquer.

— Tu ne peux pas comprendre, Papa. Nous ne partageons pas que l'appartement, nous partageons tout et surtout notre amour, du moins c'est ce que je croyais...

— Vous étiez ensemble ? demanda ma mère incrédule. Toi et Marie...

La pauvre tombait des nues. Dans leur village de Bretagne, les lesbiennes ne devaient pas courir

les rues. Son visage, devenu maintenant fripé, torturé par cette découverte pourtant évidente depuis notre enfance, la mettait brusquement devant son déni confortable d'avoir une famille classique qu'elle s'était imposée depuis toujours et qui excluait l'homosexualité de sa fille et de sa nièce.

Les deux hommes en noir toujours en retrait, pressés sans doute, intervinrent. Le plus grand s'avança d'un pas et me dit :

— Nous venons chercher des vêtements propres pour l'habiller.

— Habiller Marie ? demandai-je étonnée et submergée par cette tourmente envahissante qui m'obligeait à reprendre pied dans une réalité honnie.

— Nous sommes désignés par l'État, mademoiselle, pour organiser l'inhumation de mademoiselle Le Ker, dit-il posément. Il nous faut des vêtements propres, les siens sont couverts de sang. Elle va être exposée deux jours aux Invalides pour que le public puisse venir lui rendre un dernier hommage. On ne peut pas la laisser dans son état actuel !

Depuis la retransmission en direct de son sacrifice, je m'étais effondrée, anéantie, je n'avais pensé qu'à moi, à mon désespoir d'être brusquement seule, si lâchement abandonnée par mon seul amour, sans un avertissement, sans un mot, m'expliquant que, pour elle, l'important, n'était pas moi, son amie de cœur, mais son destin de Samouraï !

Je n'étais pas sur le même plan que ce qu'elle poursuivait. Une poussière, je n'étais rien d'autre à ses yeux.

Malgré tout, j'aurais dû réagir immédiatement en voulant voir son corps, la regarder une dernière fois,

l’embrasser, lui caresser la joue et la gifler pour ce qu’elle m’avait fait... Je n’y avais même pas pensé, comme si une autre vie s’ouvrait à moi qui l’excluait et la renvoyait dans son fantasme de Samouraï. Sans le vouloir, inconsciemment, je lui rendais la pareille en ayant occulté, non sa mort qui m’écrasait, mais le rejet du cérémonial qui allait suivre.

La réalité venait de me rattraper.

Elle allait être exposée à tous, ces deux hommes étaient là pour trouver des habits de circonstance. Ils repartirent avec plusieurs tenues, ils pouvaient prendre ce qu’ils voulaient, tout m’indifférait.

— Lave-toi et va t’habiller, m’intima ma mère alors que je m’étais assise sur mon canapé pour les regarder tous s’agiter. Nous n’allons pas t’attendre des heures, remue-toi un peu ! Des places ont été réservées pour la famille. Ton oncle et ta tante nous attendent là-bas, la cérémonie va bientôt commencer.

— Une cérémonie ?

— Que t’arrive-t-il Clarisse ? demanda mon père en se penchant vers moi, d’une voix inquiète, tu as l’air égarée. Tu dois réagir au lieu de te laisser aller. Marie est devenue une icône pour le monde entier, elle va être admise au Panthéon, tu te rends compte de l’honneur que la France lui fait ?

— Elle m’a trompée ! Depuis des années, elle se préparait à se sacrifier et elle ne m’en a jamais rien dit ! Elle était arrivée en coup de vent prendre quelques affaires, et, en partant, elle m’a juste dit : je reviens dans quelques jours. Elle ne m’a pas parlé de la Corée du Sud ou du Nord, qu’elle accompagnait le président de la République, qu’elle assisterait à une conférence qui réunirait les chefs d’État du Conseil

de Sécurité de l'ONU, ni que le Président la voulait pour neutraliser le fou furieux. Rien, même pas un baiser, rien...

— Tout ça c'est du passé, tu dois lui pardonner, elle était sans doute sur des charbons ardents...

Il me caressait la joue en me souriant.

— Je vais t'attendre, nous prendrons un taxi.

— Tu ne comprends pas, Papa. Je n'irai nulle part, Marie m'a abandonnée depuis longtemps, depuis trop longtemps sans rien me dire. Maintenant, c'est moi qui l'abandonne ! Voilà !

Ils finirent par tous partir et me laisser retomber dans ma solitude acceptée et voulue et reprendre ma descente mortifère pour rejoindre, non pas l'héroïne que j'avais rejetée, mais ma Marie d'avant, celle que j'avais aimée avant de la perdre.

Si son âme lui survivait, comment supportait-elle sa mise en lumière ? Exposée aux Invalides pour que n'importe qui puisse venir voir son corps, elle qui avait toujours fui, non pas la notoriété, mais simplement de paraître ?

Voir défiler devant son cercueil ouvert, des centaines, peut-être des milliers d'inconnus, assoiffés de morbidité, elle qui avait vécu dans le secret le plus absolu, devait lui paraître inconcevable !

Elle m'avait abandonnée, trahie, ma rancœur submergeait toute compassion. Je ne pouvais que vivre mon infortune dans la solitude de notre appartement où chaque objet, chaque meuble, me ramenait à son souvenir.

L'idée de la rejoindre dans la mort comme une continuité à notre vie de couple m'apparut, maintenant que je l'imaginais dans son cercueil, la foule se

signant en passant devant son corps embaumé, me fit *toucher du doigt* le fossé abyssal qu'elle avait creusé entre nous.

Il y avait Marie l'*Absente* qui me hantait et Marie Le Ker l'icône, une inconnue !